Exposition Universelle de 1867
A Paris.

Ouvrages de Tapissier et de Decorateur.

par Mm. Jules Dieterle et Digby Wyatt.

Paris 1867.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1867

A PARIS

RAPPORTS DU JURY INTERNATIONAL

PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION

DE M. MICHEL CHEVALIER

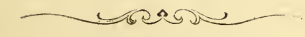
OUVRAGES

DE

TAPISSIER ET DE DÉCORATEUR

PAR

MM. JULES DIÉTERLE ET DIGBY WYATT



PARIS

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE ADMINISTRATIVES DE PAUL DUPONT

45, RUE DE GRENELLE-SAINT-HONORÉ, 45

1867

OUVRAGES

DE TAPISSIER ET DE DÉCORATEUR

—

Les industries qui appartiennent aux classes 14 et 15 naissent de besoins identiques, suggèrent les mêmes réflexions et s'enlacent si constamment dans leurs produits qu'il est difficile de les séparer, et la plupart des considérations contenues dans le rapport qui précède s'appliquent également à celui-ci.

Depuis longtemps, en France, la pensée qui protége les arts, les sciences et les lettres, conserve avec sollicitude les restes précieux de nos antiquités nationales, et les débris des arts somptuaires sont recueillis religieusement dans les archives de l'État, les palais historiques, les musées de Paris et de province. En Angleterre, s'est révélé un vif amour pour les arts nationaux et étrangers du moyen âge ; il a donné naissance à des collections déjà célèbres. En Allemagne et dans les autres contrées du Nord, cette curiosité rétrospective s'est développée avec moins de puissance ; mais nous voyons actuellement l'esprit public et les gouvernants s'en préoccuper sérieusement. Dans une voie parallèle, on s'est adonné avec une recherche active à l'étude des procédés industriels

et des arts de construction du moyen âge ; les manuscrits ont été compulsés, les œuvres étudiées, analysées, et de nombreuses publications scientifiques et artistiques en ont été le résultat.

Pour la première fois, l'Exposition de 1867 nous montre dans un seul cadre, réunis aux produits modernes, ces éléments de l'art, de la science et de l'industrie, provenant de sources si nombreuses et si variées d'époque et de nationalité. Ces éléments, joints aux ressources dont il a été question dans les considérations du rapport sur la classe 14, offrent à chaque peuple, dans l'avenir, des forces égales et des avantages réciproques pour assurer leur marche dans la voie du progrès. Il doit en résulter une fusion presque accomplie dans le domaine de la science et de l'industrie, et un éclectisme déjà sensible dans les classes qui représentent les industries d'art.

Nous avons dit dans quelle mesure nous voudrions voir s'établir cette communauté des progrès de la civilisation, combien elle est féconde, salutaire pour la science, l'industrie et le bien-être des peuples ; mais aussi, quel genre de résistance il faut y apporter pour conserver la physionomie des types nationaux et cette originalité qui fait aujourd'hui encore la gloire de peuples disparus sous la couche des siècles, et dont l'existence n'est connue que par les ruines de leurs monuments et les débris de leurs arts. Nous nous bornerons donc à marquer, par l'indication des œuvres les plus saillantes, la situation actuelle des arts décoratifs de chaque nation à l'Exposition de 1867.

CHAPITRE I.

OUVRAGES DE TAPISSIER.

Par droit d'ancienneté, nous commencerons par l'Asie, qui fut la mère des civilisations anciennes. Comme les artistes de tous les temps et les souverains de l'antiquité et du moyen âge, nous avons admiré les produits de l'art oriental, si splendides autrefois, et qui restent encore un modèle de goût et d'élégance. Ils offrent toujours une qualité difficilement atteinte par les artistes de nos contrées. C'est, nous le répétons encore, une union parfaite du coloris et de la pureté des formes, une pondération harmonieuse de toutes les parties de l'œuvre. Ce qui est plus rare encore, cette fine fleur de la beauté se révèle également dans les productions les plus ordinaires du travail et des matériaux, comme dans les œuvres les plus somptueuses et les plus accomplies de la main d'œuvre. Cette loi admirable de l'ordre, du rythme, si les Grecs l'ont possédée au suprême degré dans les arts plastiques, les Orientaux en sont les maîtres dans l'emploi de la coloration.

L'espace nous manque pour détailler les collections des Indes, de la Perse, de la Chine et du Japon ; mais, dans leur étude, l'artiste, le fabricant, puiseront le secret du goût, de l'harmonie et de la proportion. Comme nous, ils seront ravis des ingénieuses combinaisons du tisserand indien, constellant, avec tant de grâce, de fleurs et de palmettes aux ondoyantes courbures, les magnifiques châles de Bénarès, les vaporeuses mousselines de Dacca et les riches étoffes du Penjaub. Les mêmes séductions se rencontrent dans les produits de la Perse, dans ses superbes tapis et dans ses fines et délicieuses mosaïques. La Chine et le Japon possèdent le même privilége. Quelle hardiesse de lignes dans ces oiseaux se becquetant sur

de vieux troncs, composant la bizarre et gracieuse ornementation de ce coffre de Nangasaki; quelle perfection merveilleuse dans leurs boîtes laquées; quelle chaude splendeur de tons dans toutes leurs soieries!

Dans la fabrication orientale, chaque objet a une forme, simple de galbe, exprimant parfaitement l'usage; jamais elle n'est ambitieuse, jamais elle n'emprunte un contour, une ornementation étrangère à son origine, qu'elle résulte du bronze, de la céramique, de l'émail ou du marbre. Nous oublions facilement ces règles du bon sens; nous transformons une œuvre faite pour le bronze en marbre, pour le marbre en bronze, et, par exemple, le Paros transparent de la Vénus de Milo en carton-pierre ou en ciment Coignet. On ne saurait trop critiquer ces funestes habitudes de l'industrie moderne, qui dénaturent déplorablement les plus belles œuvres de l'art.

Revenant à notre appréciation des œuvres industrielles et artistiques de l'Orient, nous dirons encore que la même délicatesse de goût y distingue la peinture décorative. Le coloris en est toujours riche, émaillé, harmonieux sur le vase, dans le panneau, sur la faïence ou la fresque. La fleur s'élève saine et élégante; le peintre rejette les raccourcis, les effets d'ombre et de lumière, il cherche la pureté et l'éclat du ton; en un mot, il décore et ne songe pas à produire le trompe-l'œil du tableau. Sa flore, qui nous paraît conventionnelle, donne une image plus complète de la richesse et de la fraîcheur de la création que nos imitations inintelligentes de peinture. L'Exposition nous montre heureusement des témoignages de l'admiration qu'ils ont fait naître chez les artistes: la France, l'Angleterre en offrent particulièrement de nombreux exemples, parmi lesquels nous citerons les belles publications de M. Owen Jones.

Après avoir rendu hommage à un art si sincère et si expressif, revenons aux nations dont la tendance manifeste est de se fondre de plus en plus ou de ne conserver que des

nuances bien irrésolues, pour exprimer leur nationalité.

Presque tous les fabricants français de meubles, surtout ceux qui ont donné à leur industrie le plus d'éclat, ont compris qu'il y avait un grand avantage pour eux à joindre l'art du tapissier à l'ameublement proprement dit. Nous retrouverons en effet pour la France, parmi les tapissiers, une partie notable des exposants de la haute ébénisterie. La France, dans les produits de ces industries, grâce surtout à MM. Fourdinois, Rondilon, Deville, Mazaros, Ribaillier et Lanneau, occupe le premier rang, pour la supériorité du goût et le nombre des objets exposés. Des causes particulières nous donnent en core dans ce concours de grands avantages. On comprend que les travaux du tapissier, du décorateur s'expliquent et se jugent difficilement en dehors de leur emplacement définitif, et sauf les palais et les habitations orientales, les exposants étrangers n'ont pu donner des ensembles aussi complets que les pavillons de l'Empereur et de l'Impératrice, les salles destinées aux rois de Prusse et de Belgique étant de trop peu d'importance pour donner la mesure de l'art décoratif de ces contrées.

Dans le parc réservé, se trouvait le pavillon entièrement édifié par M. Penon et dédié à Sa Majesté l'Impératrice: les meubles, les sculptures, les peintures ont concouru à rendre une idée gracieuse et très-réussie. M. Penon a bien rempli son programme, en comprenant que, dans un espace aussi restreint, il fallait s'adresser aux goûts délicats d'une auguste personne, plus encore qu'à l'éclat de son rang. M. Duval, aidé de l'industrie de nombreux fabricants, a décoré le pavillon de l'Empereur; la disposition générale de ce pavillon est agréable et ne manque pas d'élégance, mais l'harmonie des colorations et l'exécution de certains détails laissent beaucoup à désirer.

Si nous continuons rapidement l'examen des mêmes produits dans les sections étrangères, nous citerons les lits en fer de M. Kittschel, (de Vienne), jolis dans leur simplicité et

garnis d'étoffes bien choisies. En Angleterre, l'usage de ces meubles en métal est très-répandu, et l'Exposition nous en montre de nombreux échantillons. Presque tous sont surchargés de détails inutiles, d'un goût médiocre et contraire à l'usage de ces objets, qui demandent beaucoup de légèreté et une forme sobre. Nous ne comprenons pas le lit en métal enrichi d'ornements coûteux. Son emploi nous semble réservé pour les classes modestes ou les chambres à coucher sans apparat. L'Italie en offre de meilleurs spécimens, dégagés de ce luxe faux. La Suisse avait envoyé la garniture d'un lit en satin bleu clair, brodée en paille, d'un effet agréable et nouveau.

CHAPITRE II.

PEINTURE DÉCORATIVE, MARBRERIE, ORNEMENTATIONS DIVERSES.

---

§ 1. — Peinture décorative.

L'exposition du Palais est pauvre d'œuvres de ce genre. Cependant Paris possède d'habiles décorateurs; mais leurs travaux font partie des palais, des hôtels, qui surgissent aujourd'hui dans notre capitale. L'absence de cet art, que les grands maîtres ont illustré de leur talent, est regrettable. Nous le considérons comme la clé de voûte des arts et des industries décoratives, et il était désirable que l'on pût l'apprécier dans ses rapports avec les industries qui en sont le dévéloppement naturel.

Malgré cette absence, nous pouvons affirmer que cette branche de la classe 15 a fait de véritables progrès. Nous sommes loin toutefois des œuvres achevées de la renaissance française et italienne, de l'ampleur des décorations de Louis XIV, des ingénieuses et brillantes originalités des peintres de la Régence et de Louis XV, et des œuvres délicates

des décorateurs de Louis XVI. Mais, relativement aux froides productions de la première partie de ce siècle, il s'est fait d'heureux et incontestables efforts; et de magnifiques restaurations exécutées sous la direction d'habiles architectes ont servi à l'enseignement de nos artistes; des études sérieuses se sont produites, et l'art décoratif en a reçu une vigoureuse impulsion.

Parmi les étrangers, le professeur Cipolata a, d'une main habile, décoré les arcades de la section italienne d'arabesques empruntées aux loges du Vatican. Les peintures du temple égyptien, exécutées par des artistes français, peuvent être louées comme une imitation fidèle et intéressante des décorations du grand art de l'Égypte. Un pavillon, dû à M. Georges Diéterle, jeune architecte français, édifié pour exposer des cachemires de l'Inde, a été remarqué par d'habiles emprunts judicieusement inspirés des habitations indiennes. Le kiosque du vice-roi d'Égypte, le palais tunisien, ont charmé les artistes et les gens du monde; mais leur mérite consiste moins dans les détails intérieurs que dans les dispositions sveltes et gracieuses de cette architecture orientale, qui exprime si parfaitement le climat et les mœurs de ses habitants. Nous terminerons par la maison dite ottomane, qui relève complétement de l'art persan: c'est l'œuvre la plus parfaite que nous offre cette section. Les admirables règles qui gouvernent l'art oriental y trouvent leur démonstration achevée, et nous félicitons sincèrement l'auteur de ce remarquable travail, M. Parvillé, artiste français.

§ 2. — Marbrerie et pierres dures.

L'exposition la plus importante de cette partie de l'ameublement est certainement celle que nous offre M. Viot, exposant français. Des torchères, des vases, des coupes de dimensions considérables, en marbres variés, et surtout l'heureux emploi des onyx de l'Algérie alliés aux métaux, fournissent

des richesses décoratives habilement développées par le crayon de M. Cornu, et le beau talent du statuaire Carrier Belleuse. M. Beurdeley exposait des produits peu nombreux, mais d'une beauté de matière exceptionnelle. De belles pièces en porphyre, ornées de riches montures en bronze doré, des coupes, des vases en cristal de roche, en jaspe, montés sur or émaillé avec beaucoup d'art par M. Duron, distinguent spécialement cette exposition. MM. Parfonry et Lemaire ont mérité la même distinction, en exposant une excellente cheminée en marbre rouge et blanc, d'une bonne et sérieuse composition architecturale, et d'une sculpture où le ciseau se montre exercé et brillant. Nous citerons encore, avec ces œuvres remarquables, un autel en marbre blanc décoré de mosaïques en verre, par M. Baud et Penel, les carrelages en stuc de M. Crapoix, et les marbres de Bagnères-de-Bigorre comme étant les produits d'une exploitation considérable.

En Belgique, l'exploitation et le travail des marbres constituent une industrie nationale d'une importance commerciale très-grande Les colorations des marbres belges sont vigoureuses et riches de ton. Les vieux édifices civils et religieux de ce pays montrent le bel emploi que les artistes flamands en ont su tirer. La plupart des produits de l'exposition belge n'ont pas le même avantage ; les formes en sont lourdes et d'un goût médiocre ; nous devons en excepter quelques cheminées de MM. Melot, Louvencourt et Leclercq.

Dans la section anglaise, MM. Wedgood ont exposé une œuvre de ce genre, en belle matière d'albâtre, décorée de plaques de biscuit de porcelaine ; le goût fin et sévère, qui à dirigé ce travail, fait honneur à cette célèbre et ancienne maison. Nous avons encore remarqué, comme une qualité précieuse, quoique secondaire, le brillant poli donné au granit par MM. Macdonald et Field d'Aberdeen. Ce résultat difficile est apprécié en Angleterre, où cette dure matière est très-employée dans les constructions civiles.

La Russie nous présente des pierres dures d'une grande

beauté, telles que la malachite, la rhodonite, les jaspes, dans divers compartiments parfaitement travaillés.

§ 3. — Mosaïques.

L'établissement impérial de Peterhof a exposé une mosaïque d'une grande dimension, qui est le joyau de la section russe. Le modèle de cette œuvre justement remarquée est du professeur Neef; ce peintre distingué a donné aux personnages de sa composition des attitudes et des expressions sincèrement religieuses. Les habiles mosaïstes qui ont exécuté ce modèle, sont MM. Bourakin, Mouraview et Gogofonow. Ces artistes, pour la perfection du travail, sont les seuls rivaux, que l'Exposition nous révèle, des célèbres copistes des manufactures impériales de tapisserie des Gobelins et de Beauvais. A ces louanges données avec unanimité, nous ferons une seule réserve qui s'adresse à l'éminent auteur du modèle : dans les mosaïques, ainsi que dans les peintures sur verre, les maîtres de ces arts évitaient les grandes parties d'ombre et de clair-obscur, comme altérant la beauté du coloris et le caractère séraphique si convenables aux décorations des églises.

En Italie, M. Salviati, de Venise, intéresse par une collection complète de mosaïques offrant des types très-variés et d'autres objets remarquables que nous n'avons pas à juger. M. Salviati est un heureux chercheur des industries d'art qui ont illustré sa patrie. Ses imitations de Monreale, Saint-Marc et Sainte-Sophie, sont très-recommandables ; le travail en est large, hardi et décoratif. Il nous semble que cet art remplacerait avec avantage les essais de fresque appliqués sans succès à l'extérieur de quelques-uns de nos édifices.

§ 4. — Ameublement religieux.

L'art religieux, ou plutôt l'ameublement ecclésiastique, nous a offert peu d'œuvres sérieuses à examiner, et cette branche, dans la section française, ne paraît traitée, sauf quelques ex-

ceptions, que par des artistes secondaires (nous ne parlons ni des vitraux, ni de l'orfévrerie qui sont admirablement représentés, mais qui ne ressortissent pas de nos classes): nous regrettons cette insuffisance. Les églises ne devraient être décorées, ameublées, que par l'art le plus pur, le plus élevé ; mieux vaudrait la plus grande simplicité que ces moulages coloriés, si vulgaires, si fâcheux pour la dignité du culte, et qui ne sont que les produits d'une industrie purement commerciale. Nous l'avons dit, quelques exceptions, malheureusement rares, doivent être faites à ce sévère jugement : ainsi en faveur de l'autel déjà cité de MM. Baud et Penel, d'un autre en pierre de M. Bonnet père, et des terres cuites de Mme Vve Debay.

En Angleterre, les constructions religieuses, par les éléments que nous avons pu examiner, semblent être le sujet d'une étude suivie avec passion; mais les meubles, les ornements pour le service ecclésiastique, que nous a fait voir l'exposition anglaise, sont d'un intérêt médiocre. Dans les sections belge et hollandaise, cet art se maintient sans progrès sur les Expositions précédentes : MM. Goyers de Louvain, et Kuypers d'Amsterdam, nous semblent les représentants les plus recommandables d'un art si digne du talent des meilleurs artistes.

§ 5. — Carton-pierre.

L'emploi du carton-pierre, dans la décoration intérieure des palais et maisons, s'est beaucoup développé, et cette fabrication compte de nombreux représentants à l'Exposition. M. Delapierre nous a donné le meilleur spécimen de cette industrie dans une paroi de salon. La disposition en est simple et élégante; les profils des moulures sont étudiés avec soin, l'ornementation, ample et sagement est contenue dans ses limites ; l'aspect général offre de la grandeur, et l'exécution est excellente. Nous mentionnerons aussi les expositions de MM. Huber, Hardoin, Rosetti et Baillif, et Jackson, de Londres, qui soutiennent dignement la réputation de leurs maisons.

§ 6. — Miroiterie.

Les exposants français paraissent les maîtres de cette industrie par la richesse et la variété de leurs produits, rappelant tous les travaux des anciennes miroiteries française et italienne. M. Alexandre, par des glaces habilement encadrées de bronze, de verre taillé, et surtout par son cadre en vieil argent qui est une œuvre d'art, nous a semblé occuper le premier rang. M. Chamouillet est encore un fabricant digne d'être remarqué ; son exposition justifie bien la réputation de son ancienne et honorable maison. Parmi les étrangers, M. Polhmann, de Belgique, mérite une mention exceptionnelle, pour une console surmontée d'un grand cadre d'un style un peu lourd, mais d'un grand effet.

CHAPITRE III.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Après cet examen très-incomplet des œuvres exposées, si nous cherchons à caractériser la physionomie des principales nations concurrentes, nous trouverons, pour la France, une recherche éclectique du beau à toutes les époques ; une facile divination des procédés anciens, une vive intelligence chez l'ouvrier ; chez l'artiste, une invention remarquable, malheureusement plus désireuse de déterminer la mode que de créer un art national ; un goût répandu, aimable, ingénieux, des efforts considérables dans toutes les directions. Il est à regretter que ces efforts tendent de plus en plus à la recherche du style néo-grec, qui ne peut être qu'une évolution passagère de nos artistes ; et n'est pas appelé à créer un art capable de caractériser notre époque.

L'Italie ressent encore la profonde influence qu'exerça le cavalier Bernin dans cette contrée, et particulièrement à Rome :

une certaine faconde, des formes exagérées, tourmentées, des richesses mal réglées, particularisent sa production. Mais il lui reste une main d'œuvre habile, une vitalité énergique, et la nation qui compte dans la pléiade de ses immortels artistes, les Donatello, les Ghiberti, les della Robbia, les Benvenuto, saura retourner aux sources pures de l'art, et se souvenir de Florence plus encore que de la Ville éternelle.

L'Angleterre se distingue par un grand essor dans les industries d'art. Son goût national pour les époques gothiques et pour celle de la reine Élisabeth se conserve encore dans ses meubles; elle semble, toutefois sous l'influence des artistes français qu'elle emploie, rechercher des types plus rapprochés des temps actuels. Nous avons remarqué dans quelques œuvres réussies, l'étude de la renaissance italienne, due aux travaux de notre collègue M. Digby Wyatt au palais de Sydenham et surtout à la direction de South-Kensington. Nous saisissons de nouveau l'occasion de signaler l'influence heureuse produite par cette magnifique création, subventionnée maintenant par l'État. De même que nos manufactures impériales, ces établissements, dégagés des préoccupations de l'intérêt privé, rendent des services considérables à l'industrie, par la recherche constante de l'art appliqué à l'industrie dans ses dernières limites (1). La Commission impériale a pensé avec justice que ces institutions possédaient de trop grands avantages pour les admettre à la participation des récompenses, et le Jury n'a pu que donner des louanges à leurs beaux travaux si légitimement admirés du public.

La Russie possède d'admirables matières propres à expri-

(1) La Suisse suit l'exemple de l'Angleterre, et a créé récemment à Zurich un Institut Polytechnique, où des professeurs distingués enseignent les sciences et les arts, dans toutes leurs branches d'application. M. Semper, l'un de ces professeurs, célèbre par ses travaux d'érudition, et les monuments que la Saxe doit à son talent, est l'architecte de l'Institut de Zurich, il a donné dans la salle principale de cette construction, les preuves d'une étude accomplie des œuvres de la renaissance qui attestent son goût et sa science profonde.

mer la richesse de son origine asiatique, et dont le caractère dans les arts pourrait offrir d'heureuses inspirations à son industrie, mais elle paraît l'oublier volontairement, et recherche exclusivement dans l'ameublement le goût français, qui s'étiole rapidement dans la fabrication russe comme une plante transportée en dehors de son climat. La Prusse poursuit depuis longtemps une appropriation des arts classiques à son industrie artistique; sauf quelques exceptions remarquables dans les arts de la métallurgie, ses efforts ont paru stériles, principalement pour l'ameublement ; il ne nous semble pas qu'ils soient dans le génie progressif de ce peuple. Les autres contrées allemandes n'ont rien qui les particularise. En étudiant l'art de leur pays dans le passé, chez les Albert Dürer et les sculpteurs de Nüremberg, l'Allemagne trouverait plus judicieusement l'expression de sa belle intelligence. Nous avons signalé déjà les louables tendances du Danemark pour conserver un cachet national. L'Espagne, le Portugal n'offrent une apparence d'originalité que dans les fabrications rudimentaires, et dans celles d'objets d'un usage vulgaire. Cette remarque s'applique à toutes les nations de second ordre : chaque fois qu'elles fabriquent pour les classes fortunées, elles empruntent à Paris le goût, la forme de leurs produits.

Nous ne terminerons pas ce rapport sans exprimer une réflexion qui nous paraît convenablement placée en présence de l'Exposition des arts et de l'industrie, et qui ne doit pas être perdue de vue par les artistes industriels. L'industrie est mère de l'art, qui lui donne à son tour son éclat et sa beauté. L'art naît des premiers besoins de l'homme, dans les assises même du travail. L'artiste industriel ne doit pas l'oublier : qu'il visite les musées, étudie l'art pur, auquel il doit un culte constant, qu'il y cherche l'inspiration, la loi, la règle de la beauté éternelle; mais qu'il la féconde dans l'usine, dans l'atelier, par l'étude des procédés du travail, et dans cette voie nouvelle, où l'industrie française est vigoureusement entrée, nous mettons nos meilleures espérances.

On a dit des époques où l'architecture, la peinture et la sculpture florissaient, qu'elles avaient été les plus fécondes pour les industries artistiques. Nous reconnaissons la justesse de cette remarque, et il est certain que, quand la décadence se manifeste dans les sphères élevées de l'art, le niveau du goût baisse rapidement dans toutes les productions dont il s'inspire. Mais une époque peut produire de très-grands artistes, et se trouver stérile dans les œuvres de l'art industriel. Le commencement de notre siècle nous en montre un exemple incontestable.

Certes, on peut affirmer que, depuis Lesueur, Lebrun et le Poussin, l'École française n'avait pas eu d'artistes aussi considérables que ceux que notre génération a vus mourir, et cependant les mêmes années qui ont été témoins de leur gloire, sont d'une véritable pauvreté pour les industries d'art. Cet oubli de la grâce, ce manque de la maestria qui régnaient encore dans l'art facile et secondaire de Louis XV et de Louis XVI, cette absence de bon sens et de toute facture habile, dans un temps où fleurissaient de grands artistes, est contraire à tous les enseignements de l'histoire. Nous voudrions en rechercher la cause, comme un sujet d'étude instructif pour notre industrie. Cette cause doit être attribuée, selon nous, à la disparition de l'artiste industriel à l'époque dont nous parlons.

Au commencement de ce siècle, le fabricant qui désirait se distinguer, donner un renom à sa maison, s'adressait à des talents souvent d'une grande et légitime renommée, mais qui ignoraient les conditions du travail industriel, nées du nouvel état progressif de la science appliquée à la fabrication. Ces artistes, architectes et peintres, absorbés par l'étude des époques classiques, en reproduisaient les formes pour des objets destinés à l'usage d'une civilisation toute moderne, dédaignant la différence profonde qui existe entre notre climat, nos mœurs, nos besoins, et ceux de ces sociétés disparues depuis des siècles. Du concours de ces maîtres éminents résultats une

autre erreur : l'application directe à l'industrie du grand art et particulièrement des règles de l'architecture. Le meuble, la pendule prenaient sous leur crayon des formes monumentales ; le fauteuil devenait une chaise curule ; le vase, un tableau ; une table, un cadre pour le portrait des maréchaux de l'empire ; un service de table, une série de vues de villes, de paysages historiques ; le tapis se composait comme un plafond, et le lit du vainqueur de Marengo s'ornementait des casques d'Hector, d'Achille et des trophées de Méléagre. Cet art s'emparait complétement de l'ameublement et le décorait de griffons, de cariatides égyptiennes, de frontons grecs ; il envahissait les produits de l'ébénisterie. Ces froides et fausses applications détruisirent complétement la souplesse et la vie de l'art français. Cette absence de goût se maintint jusqu'à l'époque du réveil des études historiques, où des recherches correspondantes dans l'art amenèrent l'étude du style qui a doté la France de ses admirables édifices religieux, la mode des ameublements à forme ogivale remplaça les formes grecques et romaines. Cette évolution eut un heureux résultat ; un certain nombre d'architectes distingués descendirent des hauteurs de leur art classique, se firent dessinateurs ecclésiologues, étudièrent les meubles, les étoffes, la serrurerie du moyen âge, et produisirent des œuvres intéressantes, mais inapplicables à nos usages modernes. Par une pente naturelle de l'esprit, du moyen âge on fut conduit à étudier la Renaissance, et successivement les époques plus rapprochées de notre temps.

L'artiste et le fabricant durent à ces recherches la découverte de trésors connus seulement de l'antiquaire. Un homme de goût et de grand savoir, M. Du Sommerard, créa le musée de Cluny, une des collections les plus célèbres de l'Europe ; l'ameublement français du XIII[e] au XVII[e] siècle fut étudié avec passion ; on connut le mérite et la beauté des œuvres de ces imagiers, verriers, tailleurs de pierre, sculpteurs sur bois, jusqu'alors dédaignés ; on comprit combien ces artisans étaient logiques dans leur judicieux emploi des matériaux ; on apprit

la raison de la division des panneaux d'une boiserie, d'un meuble par la largeur donnée du chêne, du noyer ; on s'appliqua à adapter la forme à la matière, en donnant aux moulures l'accentuation, le profil le plus propre à faire valoir la beauté de la fibre du bois, du grain et du poli du marbre, en un mot, les diverses qualités des diverses matières. On reconnut l'ingénieux caractère de l'ornementation des objets en fer, exigé par le travail du marteau ; l'on s'aperçut que le dessin d'une étoffe consistait moins dans le trait, dans le modelé de l'ornement ou de la fleur, que dans les colorations déterminant les formes expressives des contours généraux.

Grâce à ces études nombreuses, secondaires pour la science du peintre et de l'architecte, le dessinateur industriel se forma. Dans un rang modeste, il contribua utilement à la diffusion, au développement de l'art qui, du sommet élevé où il satisfait les plus nobles et les plus délicates aspirations de l'esprit, vient, par des ramifications se divisant à l'infini, embellir les palais des rois, l'intérieur de nos habitations, et descend jusqu'aux objets les plus usuels de la vie journalière.

Les fabricants ont senti combien ces hommes étaient d'indispensables coopérateurs ; ils ont reconnu le profit économique et artistique résultant de leur adjonction, en les attachant à leurs maisons. Les dessinateurs, les sculpteurs, les peintres ont trouvé dans cette branche de l'art des carrières lucratives, leur procurant même des récompenses honorifiques, qui attestaient leur mérite et leurs services. Ils entrèrent dans la vie de l'atelier et complétèrent la science de leur art par l'habileté de l'ouvrier, que donnent une constante pratique et le maniement journalier de l'outil. Les avantages de cette association se manifestèrent rapidement. L'Angleterre suivit notre exemple, et les expositions internationales ont donné des témoignages éclatants de cette nouvelle et salutaire direction.

Qu'on ne le perde pas de vue, c'est toute une industrie nouvelle, c'est tout un art nouveau qui a été ressuscité ; source de prospérité et d'honneur pour la France, qui occupe le pre-

mier rang dans cette application de l'intelligence et du travail. Cette résurrection véritable, on la doit à cette classe d'artistes qui sont à la fois des artistes et des ouvriers. L'aperçu, que nous avons cherché à donner, de l'histoire des progrès de l'art industriel dans ces dernières années, le prouve : ce ne sont pas les maîtres du grand art qui peuvent suffisamment adapter les arts aux produits de l'industrie ; leur place est ailleurs, elle est plus haut (1); c'est à d'autres, c'est à des artistes artisans, si nous pouvons ainsi parler, qu'il faut demander cette application de l'art.

Dans notre rapport sur la classe 14, nous avons eu occasion d'indiquer quelques mesures à prendre pour instruire et encourager les artistes industriels et les hommes de métier en général. Nous ne reviendrons pas sur ces indications ; nous ajouterons seulement une réflexion. Le régime des corporations et des maîtrises, à côté d'inconvénients graves qui l'ont fait juger, présentait certains avantages ; il offrait aux artisans, dans chaque métier, un enseignement technique et des traditions. Mais il n'est pas nécessaire de rétablir les jurandes et les maîtrises pour retrouver ces avantages.

Le travail libre, si supérieur sous tous les autres rapports, ne doit pas être un désavantage pour l'éducation des artistes et la perfection des produits. La division du travail, ce levier si puissant de l'industrie, rétrécit, en le spécialisant à l'excès, l'esprit de l'artiste industriel. Les musées, les écoles que nous avons proposé d'ouvrir, lui permettront de comprendre l'ensemble des objets dont il fabrique une partie seulement. Cette vue plus générale élargira son esprit, développera en lui le génie d'invention et lui donnera le désir et la possibilité d'élever sa condition.

(1) Personne n'ignore que de grands artistes ont illustré l'industrie par des œuvres restées célèbres. Mais loin d'être infirmée, notre opinion est fortifiée par ces exemples. Les grands artistes qui nous les offrent appartiennent surtout à la Renaissance : or, on sait qu'à cette époque les grands maîtres se mêlaient aux artisans et acquéraient, au milieu d'eux, la connaissance des métiers. Les choses ont changé : le grand art, et l'art industriel, n'ont plus ces constants rapports.

Nous sommes sûrs que les hommes à qui sont remis d'aussi grands intérêts, et qui ont souci de la prospérité de la France, ne laisseront pas tarir ces sources abondantes de travail, de richesse et de gloire.
